

La comtesse a parlé tout haut et ce nom de "gendre" la choque, l'irrite. Mais ce qui est peut ne plus être; il y a des lois protectrices, grâce à Dieu! Sans recourir au divorce que Mme de Givore, catholique ne peut admettre, il faut séparer Marcelle de Georges Nessyer, la mettre à l'abri des entreprises néfastes de ce malheureux.

Jamais, dans ses plus pessimistes pressentiments, la comtesse n'avait envisagé un aussi rapide brisement du rêve de Marcelle. Un an a suffi pour anéantir le mirage... un an!

Et le pauvre petit être attendu naître dans les larmes, dans le deuil d'un foyer détruit.

Le cercle de fer que la migraine serrait autour de la tête endolorie de Mme de Givore devint plus intolérable; ses yeux se brouillèrent. Elle défit ses cheveux, encore très beaux et très lourds, mit un peignoir. Elle n'appela point sa femme de chambre: il lui plaisait d'être seule, ses pensées étaient de celles que l'on préfère creuser sans témoins. Elle s'enfonça dans un fauteuil et se demanda éplorée: "Que dira Marcelle?"

Inconsciente du temps qui s'écoulait la comtesse restait là, écrasée, se répétant avec obstination: "Elle fera ce qu'elle voudra, mais cet homme ne remettra jamais les pieds ici — jamais."

En l'état maladif de la jeune femme, on pouvait tout redouter d'une commotion violente. Quels ménagements seraient suffisants pour amortir le coup qu'il allait falloir lui porter? Et le mal qu'à cause de lui elle sera forcée de faire à sa fille augmente la rancune de Mme de Givore contre son gendre.

Un coup léger à sa porte la fait sursauter. Absorbée par ses réflexions, elle n'a point entendu la voiture.

— C'est toi? Entre.

Ce n'est pas Marcelle qui vient, mais Camille.

— Marcelle est dans sa chambre, ma tante. Je crois qu'elle ne se mettra pas à table; elle se sent très lasse, elle va s'étendre.

— Bien! qu'elle soit malade! Il ne nous manque plus que cela.

— Et votre migraine, ma tante?

— Je souffre beaucoup, mais qu'im-

porte! Camille... approche-toi. Il faut que je te dise... J'ai mis M. Nessyer à la porte.

— Georges... Qu'y a-t-il encore?

— Il y a... il y a... Je te le dis, je l'ai mis à la porte, je l'ai chassé... Pourquoi ce visage épouvanté! Tu es revenue, je pense, de tes illusions sur ce monsieur?

— Je n'en ai jamais eu... ou si peu!

— Mais à cause de lui, tu as refusé de...

— J'ai refusé quoi? Que voulez-vous dire, ma tante?

— Rien. J'ai la tête perdue, ne fais pas attention... Enfin, il est parti. Je n'en veux plus.

Camille fixement regardait la comtesse. Certaines phrases ambiguës, dont elle ne s'était point arrêtée à chercher le sens, lui revenaient à la mémoire. Elle essayait de comprendre; mais préciser ce qu'elle redoutait lui paraissait impossible.

Elle supplia:

— Expliquez-vous. Que pouvez-vous supposer?

— Franchement, n'as-tu pas eu un regret quand M. Nessyer a demandé ta cousine? Tu ne t'étais pas, comme elle, laissé charmé?

— Moi... moi! Vous avez pu penser!... Ah! si vous saviez!...

— Tu refuses de te marier.

— Moi! répéta Camille indignée, moi, j'aurais aimé Georges Nessyer! Oh! non... Je place mieux mes sympathies.

Mme de Givore eut un geste las.

— Tant mieux... Je suis heureuse de m'être trompée. C'est une consolation de penser qu'il n'a fait ici qu'une malheureuse... Et, puisqu'il en est ainsi, tu me seras une alliée, tu m'aideras à obtenir que Marcelle, après avoir été folle une fois, consente à agir avec un peu de bon sens.

Camille se taisait. Elle éprouvait une révolte exaspérée à la pensée qu'on avait pu la croire éprise de cet être sans valeur, sans dignité, éprise d'un Georges Nessyer, alors qu'elle connaît Jacques d'Altone.

— Est-ce que Marcelle a cru cela aussi, demanda-t-elle.

— Cela... quoi?

— Que je regrettais de n'avoir pas épousé Georges?

— Ah! grands dieux, non! N'y pensons plus; je me suis trompée... tant mieux. Mais si toi tu acceptes

de voir traiter ton cousin comme il le mérite, sa femme va prier, pleurer, intercéder...

— Raconte-moi ce qui s'est passé, ma tante.

Camille écouta soulevée de colère, le récit de sa tante. Elle imaginait son cher petit salon avec ses boiseries, ses portraits, ses glaces, toutes les choses préférées, son "chez elle" d'élection, profané par l'intrus.

— Vous avez bien fait de le chasser, ma tante; mais il vaudrait mieux, peut-être, ne pas l'apprendre trop brusquement à Marcelle. Si vous lui disiez qu'un ami est venu chercher Georges, qu'il ne rentrera pas de la journée? D'ici à ce soir nous aviserons.

— D'ici à ce soir, cet individu aura fait quelque esclandre.

— Nous sommes là pour y veiller.

— Comme tu voudras... oui, cela nous donne toujours un peu de répit.. Ah! nous étions trop heureuses avant de le connaître... Je comprends que l'exemple de ce mariage — un mariage d'amour! — ne soit pas pour t'entraîner... Mon Dieu, que j'ai mal à la tête!

— Essayez de dormir un peu, ma pauvre tante. Je vais faire monter quelque chose à Marcelle.

— Et tu te mettras seule à table? Comme c'est gai pour toi... Chère petite, quelle vie on te fait!

— Ah! qu'est-ce que cela! Ne vous tourmentez pas à cause de moi: vous avez tant d'autres sujets de préoccupations!

Camille passa l'après-midi dans la chambre de sa cousine. Mme de Givore, fenêtres et portes closes, essayait d'oublier, dans un sommeil qui la fuyait, ses inquiétudes morales et sa souffrance physique.

Marcelle parlait de Jacques d'Altone à qui, à l'église, elle avait serré la main. Elle s'attendrissait du chagrin que montrait le visage du jeune homme.

— Comme c'est bien à lui de s'être attaché à ce frère venu si tard et qui le dépouillait d'une partie de sa fortune.

— Je crois, dis Camille, que M. d'Altone serait indigné que l'on pensât à l'admirer pour une chose qu'il juge certainement toute simple et naturelle.

— Je n'aurais pas songé autrefois